

ESPRIT DE FAMILLE



PHOTO YANN MATTON. STYLISME MARIE ADELET. PHOTO REALISEE A L'HOTEL RAPHAEL.

A LA QUESTION : "VOS HEROS DANS LA VIE REELLE ?" JE REPONDS TOUJOURS "MON PERE".

S.G. – A quel moment l'avez-vous lu ? Sur manuscrit ? Pendant qu'il l'écrivait ?

A.L. – Eh bien justement, je l'ai bizarrement lu très tard. Enfin, plus tard que d'habitude. Car d'habitude, il y avait toujours des week-ends où nous nous retrouvions, à la campagne. Et comme il écrivait beaucoup la nuit et que je me lève toujours très tôt, il m'arrivait de venir déchiffrer des pages dont l'encre était à peine sèche. Là, ça ne s'est pas passé comme ça. Je n'ai découvert le texte que lorsque vous me l'avez, vous, fait envoyer. Cela n'est pas sans rapport, je pense, avec ce caractère plus personnel, plus impliqué. Bernard est très pudique. Très.

B.-H.L. (riant). – Ça ne doit pas être tout à fait un hasard. Car vous n'imaginez pas le goût du secret qu'a cet autre Lévy ! Les rares fois où il a accepté de donner des interviews et où il a dû répondre aux questions, pourtant peu personnelles, de tel journaliste économique ou financier, ça a été la croix et la bannière ! Et quant à ce dialogue-ci, vous savez mieux que personne le mal qu'on a eu à le monter.

A.L. – C'est vrai, je n'ai guère de goût pour ce genre d'exercice.

S.G. – Qu'est-ce qui vous a, alors, décidé à accepter ?

A.L. – Le livre. Car c'est, à mes yeux, le plus réussi de ses livres. Et je le trouve, surtout, très différent de tout ce qu'il a fait jusqu'ici. On a beaucoup parlé de son sectarisme par exemple. Moi-même, il m'est arrivé de trouver qu'il poussait le bouchon un peu loin. Là, rien de tel. Il y a beaucoup de sérénité dans ce livre. Beaucoup de générosité. C'est l'ouvrage d'un homme qui a mûri. Je suis heureux, finalement, que vous me donniez l'occasion de le dire. On a tellement simplifié le travail de Bernard ! On l'a tellement caricaturé !

B.-H.L. – Pour moi, ce dialogue a quelque chose de très étrange. Car le livre – et le film – sont, cela ne vous a pas échappé, une espèce de voyage où je pars à la recherche de mes filiations intellectuelles. Une histoire de famille, en somme. Un retour aux origines. Mais dans l'ordre de l'esprit. Alors, parler de ça avec son père, c'est bien évidemment très troublant.

A.L. – Je ne me rends pas compte : est-ce qu'il existe des livres de ce genre ?

B.-H.L. – La démarche, en tout cas, est tout ce qu'il y a de plus classique. Je

connais peu d'écrivains qui, à un moment de leur vie, n'aient pas éprouvé le besoin de se livrer à ce type d'exercice. Qui sont mes ancêtres ? Mes frères ennemis ? Mes bâtards ? Mes cousins éloignés ? Inavoués ? Bref, quelle est, au juste, mon « autre » famille – celle que je me suis choisie et qui, elle aussi, m'a façonné ?

A.L. – C'est ça. Tu vas jusqu'à parler de « généalogies parfois inavouables ». Je comprends bien cela. J'ai bien compris comment et pourquoi tu as pu parler des communistes par exemple, ou même de Drieu la Rochelle. On va sans doute te reprocher, cette fois-ci, de n'avoir pas été assez sectaire.

B.-H.L. – La vérité c'est qu'entre mon « sectarisme » des premiers livres et ces « Aventures », il y a eu les romans et que le roman c'est une formidable école de complexité, voire de tolérance. Tu ne peux pas « juger » un héros de roman. Tu ne peux pas le « condamner ». Ou alors tu fais un mauvais roman. Là, donc, c'est pareil. Ce n'est pas un hasard si ce livre s'appelle « les Aventures de la liberté ». Il raconte vraiment des aventures. Vraiment des histoires et des anecdotes. Il essaie de faire revivre ces personnages follement romanesques que sont en effet Drieu, Malraux et les autres.

S.G. – C'est étrange en effet ces deux

« familles » qui se croisent. Je me souviens que votre premier livre, « la Barbarie à visage humain », s'ouvrait sur un hommage à votre père. « Mon père, disiez-vous, à qui je dois l'essentiel. »

B.-H.L. – Un écrivain, je vous le répète, a toujours deux familles. Deux histoires. Sauf que les deux histoires ne se rencontrent en général jamais. Vous avez provoqué cette rencontre. C'est bien.

S.G. – Pardon d'insister : « Mon père à qui je dois l'essentiel », ça veut dire quoi ?

A.L. – C'était une formule... une manière de parler...

B.-H.L. – Non, non, ça avait un sens très précis. Dans le questionnaire de Proust – vous savez, le fameux questionnaire... – à la question : « Vos héros dans la vie réelle », je réponds toujours « mon père ». Voilà. C'est tout. Ça peut paraître absurde de dire ça en sa présence. Mais j'ai plus de quarante ans et il continue d'être l'un des hommes dont la vie, mais aussi la morale, la vision du monde, la manière de se tenir dans la vie et dans le monde, m'impressionnent le plus. J'ajoute...

A.L. – Je voudrais qu'on revienne au livre.

B.-H.L. – Tu permets que je termine ? J'ajoute donc que ma génération a été terriblement marquée, que dis-je ? hantée par le souvenir (ou le fantôme) de la guerre, de la Résistance, de l'épopée antifasciste, etc. C'est peut-être ridicule. Ça a même conduit certains (je pense aux maos des années 60 et 70) à des positions délirantes. Mais enfin c'est ainsi. Il a toujours été très important, pour moi, d'avoir un père qui a eu cet itinéraire.

S.G. – Vous en parlez ensemble ? Souvent ?

B.-H.L. – Non bien sûr. Jamais. Mais j'aime cette image d'un gamin de 16 ans qui rêve de faire la révolution en Espagne puis qui, à 18 ans, aussitôt Munich, s'engage afin d'être prêt à combattre le nazisme.

A.L. – Je suis fier, moi, des engagements de mon fils.

B.-H.L. – Ça n'a, grâce au ciel, aucun rapport !

A.L. – Sans doute. Mais je suis fier, surtout, que tu n'aies pas commis certaines des erreurs que ma génération a commises. Tu dis, dans un de tes livres, « pour s'engager, il faut commencer par se dégager ». Cela signifie, si j'ai bien compris, qu'il faut, pour qu'un engagement